Paris au fil du temps : carnet d'adresses : Colette

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **14 (1984)**

Heft 11

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Paris au fil du temps

Annette Vaillant

Carnet d'adresses

Colette

Elle portait, il me semble, un chapeau comme un petit panier renversé sur sa chevelure en broussaille, cette dame dont l'accent inhabituel surtout m'intriguait, et que les autres grandes personnes appelaient Colette. J'étais censée jouer, seule, dans un coin: j'attendais que la visite soit finie. Papa m'avait emmenée avec lui chez Sacha Guitry, dans cette maison de la rue d'Anjou qui fut celle de la Fayette, et l'on montait, à l'intérieur de l'appartement, un tout petit escalier au tapis épais, très amusant. J'adorais sortir avec papa mais, dans la rue, tout d'un coup il lâchait ma main — «Attends-moi là!» — et, après avoir traversé, il disparaissait derrière un kiosque. Cela me faisait souffrir mille morts: peut-être allait-il m'oublier sur le trottoir? S'il revient, je lui demanderai pourquoi cette dame parlait comme les gens de la campagne. Papa ayant réapparu avec *Le Temps* reconnaissable à son épaisseur, j'appris — pour n'y plus penser — que Colette était bourguignonne. Et je crois bien, lorsque je vis Colette «pour la première fois», vingt ans plus tard, que j'avais oublié, enfouie dans ma mémoire, l'étrange bergère au parler dru, lovée, malgré sa tenue de ville, au creux d'un très vaste fauteuil.

L'invasion de St Tropez commençait à peine avec ses bourgeois du 15 août déguisés en pirates ou en débardeurs. Poiret vieilli se promenait coiffé d'une casquette de soutier, sur le port où une tartane chargée du sable de Pampelonne entrait parfois encore en laissant glisser ses voiles. Mais si les nouveaux venus commençaient de transformer, à l'heure de l'apéritif, la pâtisserie Sénéquier et les petits bars en rendez-vous de carnaval, du *Maquis,* la maison de Luc-Albert Moreau et de Dunoyer de Segonzac, fraîche comme un refuge de moissonneurs — on n'apercevait que le clocher et les toits de tuile rose, et, au loin, le golfe tranquille. C'était peu après *La Naissance du Jour* et j'admirais Colette plus que personne au monde. A l'idée de l'approcher, de dîner avec elle au *Maquis,* mon cœur battait, j'étais follement intimidée: je n'oserais pas dire un mot... Du moins mon hâle soigné était-il bien uni et je venais, après le bain, dénudant un visage encore sans soucis, de plaquer bien en arrière mes cheveux mouillés, genre garçon de café espagnol. Cela me paraissait chic. Cependant, j'approchais, tremblante, de Colette et j'entends encore sa voix bourrue et chaude me dire, alors qu'entre ses deux mains prestes elle ébouriffait ma tête: «Du feuillage, du feuillage autour des fruits!»

Trente ans! Il y a trente ans que Colette est morte, trente ans que la douce lueur nocturne du fanal bleu s'est éteinte. Pour cet anniversaire funèbre, l'œuvre de Colette entre glorieusement dans la Bibliothèque de la Pléiade. Et le libraire offre en prime aux acheteurs un précieux recueil, l'*Album Colette.* Plus de cinq cents photos y tracent, avec toutes ses haltes, l'itinéraire de la vagabonde aux lèvres en accolade comme dessinées par elle-même d'un trait de plume décisif. Entre la maison natale de St-Sauveur en Puisaye et la tombe glaciale du Père-Lachaise, Colette déménagea quatorze fois. Ecolière en sarrau, adolescente aux très longues nattes blondes (oui, blondes et orgueil de Sido) «Claudine» s'en va «avec son mari habiter un petit logis triste, ne s'aperçoit pas qu'il est triste ni qu'elle n'aime pas Paris...» C'est avec Willy — rue Jacob puis rue de Courcelles — qu'elle se mue en tâcheronne appliquée de son négrier légitime. Bravant le scandale, elle vit en ménage, de 1906 à 1911, mi rue de Villejust, mi rue Georges Ville, avec la Marquise de Belbeuf, fille du duc de Morny, qui tendrement la couve. Puis elle croira, à travers les orages, au bonheur avec Henry de Jouvenel, Sidi, son second époux, rue Cortambert dans un chalet de bois fragile entouré d'un jardinet aux vieux arbres et où va naître Bel-Gazou. Boulevard Suchet elle aura une terrasse avec pergola, mais madame Henry de Jouvenel, Colette, assise là à un bureau d'époque devant une tapisserie XVIIe ne semble pas dans son climat... Nouvelle cassure. Et nouveaux départs dans les trains de nuit des tournées. Elle reprendra souffle à l'entresol du 9 rue de Beaujolais, sous les arcades. Et puis, les Champs-Elysées. Le Marignan, un long séjour à l'hôtel Claridge avec déjà «le meilleur ami». En 38 enfin elle atteindra son havre, 9 rue de Beaujolais mais cette fois au bel étage sur les jardins du Palais-Royal. Une foule de jolis objets l'entoure, sa collection de sulfures et ses verreries étincelantes. A portée de sa main toujours le pot de grès aux larges flancs où elle puise ses stylos énormes. Les dernières années, elle travaille à demi allongée, une table enjambant son lit, et, de ce radeau amarré le long de la fenêtre, Colette voit au coucher du soleil s'allumer Vénus, l'étoile vesper.

A. V.

Sans paroles (Dessin de Mena-Cosmopress)

P.-S. Les éditions *Des Femmes* font paraître les lettres de Sido à sa fille. Colette n'aurait sans doute pas écrit *La Maison de Claudine* si elle n'avait pas eu une mère comme Sido. Nous le savions mais il faut lire toutes les lettres de cette femme exceptionnelle, hors du commun, hors des préjugés, hors de son temps.